

I.

À l'époque de la dynastie des Sejong, mon oncle mange une splendide araignée au cœur de la terre noire, là où les morts s'éveillent. La femme de mon voisin la retrouve plus tard. Cette dernière égorgera un chien avant de boire un dernier verre.

C'est donc ici, grand-mère, qu'il est venu l'attendre, cette nuit-là, le ventre en flamme et la douleur pour compagne. Il est sorti de son lit, il s'est penché sur ton visage endormi et il a posé un baiser sur ton front. Une larme coulait sur sa joue, une goutte est restée sur ta peau. Il est sorti lentement et il est venu ici, à ce croisement de deux sentiers, celui qui vient du village et celui qui descend de la montagne, de la forêt, de la lune - lorsqu'elle brille, pleine, là-haut. Il marchait péniblement, tout le poids de son corps soutenu par deux béquilles en bois, sa jambe droite à la traîne et sa jambe gauche qui jurait dans l'absence. Il voulait que cela finisse – la douleur d'être devenu inutile, inutile au travail, inutile pour sa femme. Il voulait partir en paix, vers les neiges éternelles, au petit matin. Il s'est assis ici, sur cette pierre arrondie par les nombreuses attentes, à regarder vers la montagne, là où le chemin hésite, vire à gauche et disparaît. C'était avant minuit, trop tôt pour elle, il le savait. Il a sorti sa pipe, il l'a remplie, allumée ; son regard bleu se perdait dans la nuit. Il avait son couvre-chef en soie noire et rouge, et une couverture épaisse jetée sur les épaules. Et il a vu le bois, les arbres immobiles de la Forêt de l'Oubli ; il a vu les cimes escarpées de la Montagne du Vieux Sage, ses roches blanches qui reflètent la lumière ; et il a vu la ligne éthérée dessinée par la Cascade des Fées, le lieu sacré de sa première rencontre avec la vie. Il a vu la nuit qui passait et il l'a attendue, pendant des heures - c'est ce qu'il t'a dit le lendemain, la douleur au ventre et l'envie de vivre.

Il n'était pas sûr de sa venue – on disait au village qu'elle apparaissait parfois pendant les nuits de pleine lune si on l'appelait en psalmodiant des longues prières chantées – et il a prié. Il a chanté un chant de tes terres, un chant empreint de tristesse ; un chant qui dit merci, puis adieu, puis merci et adieu, tout est accompli ; un chant qui célèbre le début de la vie et sa fin, et qui chasse la peur de la mort. Il a chanté très fort – il avait une voix basse et puissante – et tu l'écoutais sans bouger, cachée dans ta maison. Tu savais, tu savais tout bien avant. Tu avais feint de dormir pour lui laisser la fierté de sa dernière liberté et, maintenant, tu l'écoutais et tu pensais que c'était peut-être la dernière fois, le dernier vol de cette belle voix que tu aimais tant – la voix de ton enfant.

Il chantait, tu écoutais, la lune montait ronde et jaune dans le ciel noir. Les oiseaux se taisaient, fatigués, à l'exception d'une chouette qui criait au loin, affamée. Et elle marchait, là, près de la lune – la voilà, finalement ! – elle marchait d'un pas léger. Sa robe argentée flottait dans le brouillard, ses cheveux blancs jaillissaient rebelles de sa cape grise et la suivaient tel un manteau. Elle était belle – elle est toujours, il paraît ! – avec ses yeux brillants et son sourire ouvert qui fait tout oublier et amène ailleurs ; ce doux sourire qui redonne le goût de vivre ou l'enlève à jamais – disait grand-père chaque soir avant la soupe, le regard perdu dans le feu.

Elle s'est approchée de lui, pas à pas, et quand elle a été à quelques mètres, elle s'est arrêtée et l'a regardé d'un regard qui se perdait derrière lui. Elle a ouvert sa bouche, grand-mère, cette bouche merveilleuse aux lèvres gelées ; et de sa bouche est sortie l'araignée.

Oh ! l'araignée, grand-mère ! Cette araignée dont tu me parlais lorsque j'étais petite, t'en souviens-tu ? J'écoutais le son des tambours qui montait du village, je grelottais de peur et cherchais tes bras, tu m'accueillais et me parlais de l'araignée impitoyable et éternelle qui vit au cœur de la Terre Noire, près du fleuve noir qui naît quelque part dans la Grotte des Âmes

Perdues. Elle a les pattes velues, deux yeux rouges et une croix blanche sur le dos. Elle n'est pas dangereuse : elle ne pique qu'une fois pour donner l'oubli et aider ses victimes à mourir proprement – elle ne tue pas : elle délivre et montre le chemin.

Elle était là, devant lui - la femme de la lune –, et il la fixait, ébahi. Il ne chantait plus, il ne pouvait plus émettre un son. Il voyait l'araignée avancer vers lui, voulait fuir et ne pouvait plus bouger. Et l'araignée s'est immobilisée sur le menton de la femme, prête à sauter.

Un instant, une dernière chance... toute son existence a passé devant ses yeux écarquillés dans la terreur, la vie d'avant et celle d'après – ah ! si seulement... Et il a vu... qu'a-t-il vu, grand-mère ? Il a vu son corps tomber raide au sol, les yeux révulsés ; il a vu les yeux de Micha, son chien adoré, sacrifié pour chasser le démon de ta maison – il l'a vu gire à ses pieds, la bave à la bouche, le museau ensanglanté ; il a vu le rictus de la guérisseuse qui buvait ce sang fidèle ; il a vu tes rires, avant, ton amour, vos espoirs, et tes larmes d'horreur ce soir-là – toi qui, seule, as refusé de boire et célébrer. Il a vu tout cela, et plus encore, et il a su qu'il t'aimait – il a su qu'il t'aimait plus que la mort.

Il a désiré un sursis – et toi aussi, grand-mère, tu l'as désiré. Et un miracle – le vôtre – s'est accompli : l'araignée s'est retournée vers les lèvres entrouvertes de la femme immobile et s'est glissée sur sa langue luisante.

« Encore mille fois ! », a dit alors la femme d'une voix aiguë qui ne vibrait pas – une voix cristalline qui ne venait de nulle part – « Encore mille fois l'araignée devra être avalée puis recrachée, avant que je ne revienne à toi ! »